

Le chant des vendangeurs

Autor(en): **Porchat, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 46

PDF erstellt am: **09.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177338>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

verse. Le gros soulier ferré et les guêtres qui rappelaient nos montagnes et leurs sentiers accidentés, obéissant aux lois de l'allongement et des soudures, ont pris la forme de bottes à l'écuyère et remontent jusqu'aux aines. Le besoin de locomotion et le progrès survenus appellent ici nécessairement le chemin de fer. — Certes, toutes choses s'entre-répondent, pensai-je. Admirable loi du devenir qui de singes nous a fait hommes.

Sous peu, la botte émettra, vers le bas, un prolongement en fer, de 5 à 6 pouces de longueur, armé de roulettes sonores : aujourd'hui les rudiments seuls apparaissent et annoncent le devenir du coq.

Au-dessus des bottes se cache un bout de culotte de peau (je dis culotte et non pantalon) blanche, soutenue à la ceinture par une large draperie rouge et blanche qui tombe sur la cuisse gauche en longue écharpe.

Cette draperie se place aussi en sautoir, car son ampleur suffirait à un ciel de lit : le tout est du plus bel effet. Je n'ai pu savoir si quelque grade se rattachait aux variantes dans le port, ou, si, de par la loi du devenir, l'écharpe avait passé des hanches sur les épaules ou vice-versa.

Bref, l'écharpe, ceinture ou draperie faisait aussi office de baudrier, et soutenait une dague modèle. A cet endroit, j'avoue que peu s'en fallût que le fil philosophique m'échappât, car le devenir me reportait à deux cents ans en arrière ; je retrouvai promptement l'équilibre en songeant que le serpent symbolique se mord toujours la queue, et que le cycle du devenir n'a ni fin ni principe, et que déjà nous voyons l'homme retourner au singe.....

— Je dis donc que l'écharpe portait une dague telle qu'il me souvient d'en avoir vu une pareille dans le galetas de mon grand-père : dague effilée et allongée, dague enmanchée d'une énorme et pesante corbeille en fer, dague horizontalement suspendue par le travers postérieur, de façon à s'accrocher à tous les objets d'alentour. — On me dit que cette broche se nommait une *rapière* et qu'elle servait à embrocher les capes de ces Messieurs, pour en construire une sorte de quenouille, etc., etc..... magnifique chose que le progrès allemand !

Une misère cependant me choquait dans cet accoutrement et en rompait l'harmonie ; je veux parler du *frac noir d'étudiant*. Un habit de salon sous cette défroque semi-chevaleresque, cela ne va décidément pas ; cela jure comme l'armet de Membrin sur le chef du pourfendeur errant. L'évolution continuant ses orbets incessants, amènera sans doute le frac à se transformer en cotte de mailles imbriquées d'écaillés aux mille couleurs, comme elle a métamorphosé la coupe de l'amitié en longue corne de bœuf. A moins que la pipe monstrueuse et la blague à tabac adacquata, la canne ou la cravache, les gants de cavalerie, le bouquet de Marie et l'équipement de fumeur ne réclament l'assistance de toutes ses boutonnières.

Comment cette charmante, cette joyeuse, cette fraternelle, cette sympathique, cette helvétique association de Zoffingue, se voit-elle se laisser prendre à ces rêveries teutoniques ?

On n'a pu me dire si tel était le progrès que l'on attendait des évolutions du polytechnicum.

UN PHILISTRE.

Tout en voulant bien publier l'article qui précède, à la demande d'un de nos abonnés, nous nous faisons un plaisir de reconnaître ici qu'il ne peut nullement s'appliquer à MM. les étudiants de la Suisse romande.

(Rédaction).

Les *Souvenirs poétiques de Valamont* sont la dernière œuvre que nous ait laissée la plume de notre regretté poète national, J. Porchat. Nous éprouvons toujours une douce émotion, un vrai plaisir à relire ces

pages pour en détacher quelque fragment et l'offrir à nos lecteurs. Si les hommes passent, il faut du moins que le souvenir reste, et certes celui que nous rappelons aujourd'hui est cher à bien des cœurs.

Le chant des vendangeurs.

L'automne vaporeuse.
Annonce les frimas ;
La caille aventureuse
Déserte nos climats.

Déjà l'hiver qui nous menace,
A couronné les monts de glace,
Et le raisin, frileux trésor,
L'ose affronter encor.

Il fuira son outrage :
Voici le vendangeur,
La ville est au village
Pour ce charmant labeur.

Il n'est coteau qui ne répète
Une rustique chansonnette,
Et ne tressaille en même temps
De rires éclatants.

De ces grappes vermeilles
Bénis soient les destins !
Combien d'heureuses veilles
Promettent ces raisins.
De l'amitié, doublant les flammes
Ils feront vivre dans nos âmes
Aimable espoir, flatteuse erreur,
Jamais trouble et fureur.

Mais la corde tendue
Gémit dans le pressoir ;
Un cri joyeux salue
Les tambourins du soir.

Ainsi de pampres couronnée,
On voit gaiment s'enfuir l'année.
Au coin du feu coulez, bon vin :
L'hiver menace en vain.

J. PORCHAT.

D'après une statistique dressée sur des observations faites avec soin, le nombre de chevaux de collier qui circulent sur le boulevard des Italiens à Paris, en un jour, est de 10,750. Ce chiffre, qui paraît fort élevé, est loin d'atteindre au mouvement de circulation qui a lieu sur le pont de Londres. On constate sur ce point, de huit heures du matin à huit heures du soir, le passage de 18,000 voitures de tout genre, donnant le chiffre d'environ 28,000 chevaux de collier.

Madame Jeanne Mussard, de Genève, vient de nous adresser un volume qui sort de presse, intitulé : *L'honneur de la famille*. Nous aurons le plaisir d'en parler prochainement.

Pour la rédaction : L. MONNET. S. CUÉNOUD